

Traduire le *Mahâbhârata* : une aventure.

(par Guy Vincent)

[A propos des quatre tomes publiés Aux Presses Universitaires Laval-Québec *Le Mahâbhârata, textes traduits du sanskrit et annotés* par G. Schaufelberger et Guy Vincent, 2004-2009, tome I : ISBN 2-7b37-8089-X ; tome II : ISBN 2-7b37-8178-0 ; tome III : ISBN 2-7b37-8296-5 ; tome IV : ISBN 978-2-7637-8905-7]

L'histoire que raconte *Mahâbhârata* est suffisamment connue pour nous dispenser de la présenter ici. Disons essentiellement que ce long récit fait partie des textes universels de l'Humanité. La guerre de dix huit jours entre deux branches d'une même famille et qui aboutit à une destruction massive des hommes est le motif central de cette épopée autour duquel s'accrochent bien d'autres thèmes. Ce sont ces thèmes entrelacés, ajoutés, développés qui lui donnent cette portée universelle. Le motif central disparaît sous les implications et les complexités d'une réflexion sur la condition humaine.

Comment un lecteur peut-il avoir une connaissance directe de ce chef d'oeuvre, en évitant les résumés, les commentaires et les adaptations divers qui existent çà et là ? Certains, même, osent se présenter comme étant le texte lui-même. Regardons du côté des traductions.

Une oeuvre intraduisible ?

Il a été soutenu que l'on ne pouvait traduire cette épopée sanscrite pour plusieurs raisons. Enumérons les principales.

La première, c'est la longueur (entre 140 000 vers à 200 000 réparties inégalement en dix-huit livres auquel s'ajoute un dix neuvième en l'honneur de Krishna, le *Harivamsha*) : les traducteurs meurent bien avant d'atteindre le terme et le seul espoir est de constituer des équipes. La première traduction française est due à H. Fauche qui, de 1863 à 1870, s'attelle à cette tâche, puis meurt et c'est L. Ballin qui continue. A Saint-Petersbourg, la traduction en russe, commencée en 1942 par V. Kalyanov, devrait s'achever bientôt ; aux Etats-Unis, J. A. B. van Buitenen, de l'université de Chicago meurt en 1979, au premier quart, deux autres universités américaines poursuivent actuellement le travail. C'est vers le XIXème s. qu'il faut se tourner pour trouver une intégrale : l'indien K. M. Ganguli, sous le patronage de P. C. Roy, propose une traduction intégrale en langue anglaise (1883-1893). Laissons de côté pour l'heure l'exactitude et la pertinence de ces différentes traductions. Quant aux traductions partielles, elles s'étalent sur un siècle et demi, privilégiant certains épisodes que l'on a « déconnecté » de l'oeuvre centrale. C'est dommageable.

La deuxième raison est la difficulté du texte. Langue en soi complexe, le sanscrit sert dans cette épopée au moins un triple projet : poétique, philosophique, religieux. Cela signifie, comme dans toutes les cultures du monde, une expression choisie, contournée, dense, chargée de sous-entendus, enfermant en ses associations de termes une pensée qui se cache et se veut nouvelle, profonde, complexe. Que faut-il alors traduire ? Le sens ou comment le sens se manifeste ? La forme fait sens et ne peut être négligée. L'épopée est écrite en vers de 16 syllabes regroupés par strophe de deux vers. Imaginez les *Méditations* de Descartes qui seraient écrites en alexandrins ! Ou la poésie de Mallarmé à traduire ! Lire un vers a rarement pour résultat une compréhension immédiate. La pluralité de sens ne doit pas être effacée, les connotations doivent être suggérées.

La troisième raison est le choix du texte à traduire. Les manuscrits sont très nombreux, il a fallu les répertorier, recopier, corriger. Obtenir une édition critique conforme à un nombre équilibré de manuscrits du nord (plus courts en général) et du sud (plus diserts) a nécessité trente années de travail (de 1933 à 1966, soit 19 volumes in quarto !) ; on la nomme l'édition de Poona mais elle a été précédée par d'autres éditions moins sévères quant aux interpolations à expurger et dont l'intérêt n'est pas moindre. Car que faut-il enlever, au nom de quoi ? Que faut-il mettre en annexes ? Il n'y a pas un *Mahâbhârata* mais plusieurs. Le traducteur, en choisissant une version ou en conservant tel ou tel passage, conforte cette pluralité. Certains préfèrent comme critère la beauté du texte, d'autres choisissent l'expression rare, gage d'une plus haute antiquité (« lectio difficilior »), d'autres sont sensibles à un épisode ou un vers visiblement postérieur mais explicatif, etc.

La quatrième raison est de définir l'objectif de cette épopée. Pour certains critiques, l'épopée est la transposition de vieux mythes indo-européen ou dravidiens, pour d'autres, elle a une résonance historico-géographique (une lutte entre des roitelets, la conquête de la vallée du Gange, l'expansion d'une religion), pour d'autres, elle est écrite en réaction au bouddhisme, elle promeut l'hindouisme, le vishnouisme, le shivaïsme (au choix), pour d'autres elle est un texte sacré à usage de castes moins cultivées que celle des brahmanes, et énonce des morales de conduite pour la vie politique ou la vie privée, pour d'autres, elle décrit des phénomènes du début de l'humanité au bord d'une catastrophe cosmique. Cela influe sur la façon de traduire, sur le sens de certaines images, et donne lieu à des controverses, à ce que l'adversaire idéologique appelle des altérations du message et des gauchissements insupportables. Si vous êtes indien, vishnouiste, shivaïste ou jaïn, l'interprétation d'un occidental peut être vexante, superficielle, et si vous êtes en dehors de la culture et de la nation indiennes, vous pouvez être agacé de la naïveté de certains commentaires. Le plus sage (et cela est notre position) est de voir cette épopée comme une véritable encyclopédie du savoir d'une époque et de respecter les différents points de vue (les darshana, si l'on veut).

La cinquième raison est l'antiquité de ce récit, rédigé entre le IV^{ème} siècle av. J-C et le IV^{ème} après J-C. Une difficulté surgit : celle du passage de l'oral à l'écrit. On n'arrive pas à savoir si l'épopée a d'abord été une histoire racontée oralement, puis mise en écrit dans une forme versifiée (par un ou

plusieurs auteurs ?) ou bien si la forme était écrite et a été modifiée pour être récitée et apprise par coeur. Des traces d'oralité s'observent (des reprises, des répétitions) qui peuvent venir d'un ancien stade ou avoir été introduite quand le récit fut diffusé et fut transformé à cet fin. Une chose est certaine : le style, en apparence uniforme, comporte des registres très variés, dont la cause est aussi peut-être que plusieurs auteurs sont responsables de l'épopée, chacun ayant son style. Le traducteur se doit d'éviter d'uniformiser l'ensemble et doit respecter ces différences de tons (chaque personnage a sa façon de s'exprimer) que la langue épique dissout dans sa volonté de dilater ou d'amplifier les résonances : tout doit être grand et noble dans une épopée. Il faut donc conserver ce double aspect : ampleur et particularité.

La sixième raison est de s'informer d'une civilisation dont les façons de vivre nous échappent en partie. Les restes archéologiques sont minces, les données historiques manquent cruellement, les rituels sont connus mais des épisodes de la vie des dieux sont si allusifs que l'on ne sait pas ce qui est dit vraiment, des façons de vivre perdues, des habitudes de penser et d'agir incompréhensibles. Le traducteur peut effacer ces zones d'ombre ou tenter de les expliquer. Les descriptions des palais, des lieux, des montagnes, des repas, des formes d'armes, des dispositifs d'une armée sur le champ de bataille, des chars, des objets quotidiens, etc., font défaut. Des indications vagues suffisaient aux gens de ces époques lointaines parce que cela était leur environnement mais pour nous, et même pour les indiens des siècles postérieurs, trop s'est perdu. Le traducteur peut faire comme si, ou bien avouer son embarras.

On pourrait sans mal détailler ces difficultés et énumérer d'autres raisons, le plus important est de repousser l'évidence que traduire cette épopée va de soi et correspond aux problèmes que rencontre tout traducteur. Il n'en est rien : ces difficultés sont spécifiques à cette oeuvre, elles s'enchevêtrent et compliquent la tâche du traducteur de cette épopée sanscrite de façon bien particulière.

Notre traduction (cf. Tomes I, II, III et IV - Presses universitaires Laval – Québec):

Puisqu'il nous est permis de nous exprimer sur notre traduction, nous aimerions donner un aperçu historique de notre projet : être conscient et lucide de ce que l'on a fait et de ce que l'on fait, est très important. Des limites se sont imposées, contestables en soi, mais qui ont aussi des avantages.

D'abord, nous sommes tributaires d'une certaine formation : Gilles et moi, nous nous sommes rencontrés à l'université d'Aix aux cours du soir de Mme Veyne-Flacelière, que nous avons suivis pendant huit ans. Cours que l'on s'échange quand l'un a été absent, discussions sur des difficultés de traduction, envie de conjuguer nos talents pour mieux comprendre, naissance d'une amitié. Notre professeur, Mme Veyne-Flacelière, excellente linguiste, avait le don de tourner nos erreurs en des points à consolider et à discuter, jamais en des occasions pour nous montrer sa supériorité et notre ignorance (réelle, pourtant). Apprendre, alors que nous étions engagés, tous deux dans des métiers

concrets, fut chose patiente : Gilles comme expert maritime, moi comme enseignant préparant une thèse par ailleurs. Gilles se souciant du sanscrit pour avoir été pour ses expertises en Inde et avoir adopté une enfant indienne, moi regrettant de n'avoir pas complété mes connaissances de grec par l'apprentissage du sanscrit. Gilles venant d'une formation scientifique (Polytechnique de Zurich), moi d'une filière littéraire de langues anciennes. C'est la conjonction de facteurs aussi divers qui est étonnante et va faire naître notre envie de traduire le *Mahâbhârata*. Notre professeur nous en avait donné un passage à traduire (les dieux et les démons barattent l'océan avec une montagne pour partie mobile de la baratte et un serpent pour corde, afin d'en extraire une liqueur d'immortalité) et nous l'avions trouvé très beau. Pour nous entraîner, un été, nous choisissons l'histoire de Nala et Damayantî, celle d'un roi qui perd tout au jeu et doit fuir avec son épouse dans la forêt. C'est un conte, une des ces nombreuses histoires parallèles au récit central, faites pour enseigner ou égayer, formant une unité en soi mais servant à refléter un aspect de l'épopée à un certain moment. Notre connaissance du sanscrit était encore très incertaine.

Alors se met en place progressivement entre nous deux un rituel : chacun, de son côté, prépare le passage à traduire (le transcrire en caractères latins, chercher le sens des mots sur le dictionnaire, dégager la signification) ; deux fois par semaine, une fois à Marseille, une fois à Aix, on se retrouve et on pose une traduction sur la feuille ; on consulte des traductions en anglais, français, allemand, latin pour voir comment les difficultés sont rendues ; Gilles sur le petit MacClassique (nous sommes au début de la micro-informatique) frappe le texte et le tire ; je relis, corrige, propose ; un accord se fait avec l'ajout de notes ; le passage suivant nous attend. Le tirage final de l'ensemble impose à nouveau cet échange : par exemple, la même expression sanscrite a-t-elle la même traduction ou mérite-t-elle des variantes ? Depuis vingt cinq ans, le rituel est devenu quasi immuable et il a des avantages. « Traduire à quatre mains », c'est un double regard critique, des reprises, des remords, des corrections, parce que l'un contrôle l'autre, l'autre compare, reprend, et ce à tour de rôle. Nos deux formations – scientifique et littéraire – ont certainement joué un rôle, non pas pour opposer « esprit de géométrie » et « esprit de finesse », car ce serait faire injure à l'autre d'un manque artificiel, mais parce que le poids des mots, la valeur d'un sens, sont pour nous deux capitaux : une expression choisie est passée au crible de ce que nous savons d'elle et de ses connotations dans différents domaines.

C'est pourquoi, notre première traduction achevée, l'histoire de *Nala et Damayantî*, nous la proposons au directeur de la collection Connaissance de l'Orient (Gallimard), à l'écrivain et critique R. Etiemble. Amoureux de la langue française, spécialiste de la littérature chinoise, persuadé qu'il existe une littérature universelle (la Weltliteratur de Goethe), forte personnalité aux engagements chaleureux et entiers, R. Etiemble apprécie notre traduction, cette clarté fluide que nous avons voulu obtenir. Il nous offre la possibilité de la faire paraître dans sa collection et nous presse d'achever. Nous n'avons pas tout fini. Il prend sa retraite mais laisse sa consigne à son successeur. Nous n'avons plus de nouvelle et pensons le projet arrêté. Un autre éditeur (Publisud) est contacté et publie notre *Nala*. Le

successeur de R. Etiemble nous invite alors à lui proposer une autre traduction car il s'est engagé auprès d'Etiemble: ce sera la *Chute de Yayâti*. C'est un bel exemple des qualités de conviction et de fidélité de cet homme étonnant que fut Etiemble. Mais la Collection Connaissance de l'Orient n'est plus la même et nos traductions suivantes sont refusées.

Commence une longue période de traversée du désert, semée d'embûches et de jalousies. On nous reproche certains choix, de traduire ce qui ne peut l'être, de proposer des notes sans intérêt (alors que nous voulons aider surtout le lecteur et non déverser une érudition universitaire), de ne pas traduire dans l'ordre mais selon des regroupements thématiques curieux. Nous empiétons sur des chasses gardées et il faut ajouter à ces jalousies la frilosité des éditeurs français : qui voudra acheter une traduction alors que le spectacle de P. Brook et de J. Cl. Carrière a donné lieu à des films et des DVD ? Ce spectacle, nous l'avions vu dans les carrières d'Avignon, et l'avions beaucoup aimé mais le scénario n'est en rien une traduction, c'est une adaptation dégagée de ce qui fait la particularité de l'épopée, à savoir ses nombreuses « divagations » philosophiques, morales, politiques, religieuses... Le projet de J-Cl. Carrière est louable, il humanise, esthétise et psychologise le récit, il ne rend absolument pas compte de la langue épique et de ses ambitions. Une traduction seule peut en donner une image plus juste. Nos différents essais pour trouver un éditeur se soldent par des échecs mais nous traduisons, deux fois par semaine, semaine après semaine, année après année. Les pages s'accumulent. Vingt ans sans la moindre réponse positive !

C'est à un jeune étudiant québécois, venu achever sa thèse de philosophie à Aix, que nous devons une issue. H. Bonenfant a pour directeur de thèse, Mme J. Ayoub, qui dirige une chaire de philosophie politique à l'Unesco. Née à Alexandrie, éditrice du journal des savants français de la campagne de Napoléon, elle accepte de soutenir notre demande de traduction auprès de l'université Laval au Québec. Nous en sommes à environ 30% de la totalité du *Mahâbhârata*, cela fait 2600 pages serrées, cela donnera trois tomes. Un intense travail de relecture, de présentation s'ouvre à nous. Nous passerons sous silence un dernier épisode fâcheux mais révélateur des moeurs françaises : une demande de subvention au CNL aboutit à ce que la commission écrive à notre éditeur pour le mettre en garde contre notre traduction ! La commission visiblement outrepassa son rôle et entretient la suspicion. Nous aurions pu, si nous avions été procéduriers, porter l'affaire en justice. Le Québec n'a pas réagi autrement qu'en souhaitant bénéficier d'une traduction en langue française concurrente des traductions qui se préparent dans deux universités américaines. Les témoignages arrivent, faits de félicitations diverses, une émission nous est consacrée à France-Culture, le livre se vend bien malgré (ou en raison de) son exigence. Que cela demeure !

Textes traduits : une originalité voulue

Rappelons notre point de départ : cette épopée agrège en son sein une foule d'histoires

l'éclairant. Le centre est obscur, chaque histoire qui se greffe a pour effet de projeter quelque clarté, de donner à telle situation, telle décision des combattants, tel geste, une résonance et un éclairage essentiels. Nous n'avons pas traduit le déroulement de la guerre, ses causes proches et lointaines, ses nombreux duels (en cours maintenant), nous nous sommes situés délibérément « en bordure », là où le texte se fabrique et ne cesse de s'augmenter. Le héros, Yudhisthira, est exilé dans la forêt pendant treize ans pour avoir tout perdu (même son épouse) au jeu : que lui dire ? L'histoire d'un autre roi, Nala, qui, comme lui, a été un joueur malheureux, a erré dans la forêt, et a fini par recouvrer ses biens et son royaume. Tel est le principe de composition de l'épopée, c'est ce principe qu'il faut respecter, avec tous les problèmes afférents : ces récits annexes sont-ils originels, bienvenus, des rajouts maladroits, des mythes plus anciens trouvant une nouvelle occasion de s'exprimer, des reflets d'une époque, des intrusions sectaires, etc. ? Ils n'en sont pas moins l'épopée, ils en montrent la construction dynamique, incessante, ce que J. Joyce aurait appelé « work in progress ».

Nous avons donc regardé les extrémités (les derniers chants livre XVI à XVIII), là où l'on tente un bilan de cette guerre horrible, nous avons rassemblé des aventures réparties entre plusieurs livres comme celle du dieu Skanda, dont la naissance, les exploits et l'intronisation sont racontés ici et là, nous avons regroupé des thèmes (les femmes dans l'épopée : quelle figure nous en est donnée ?), des genres (les fables : que devient, dans une épopée, une fable ? Le ton épique déteint-il sur la parole des animaux ?), nous avons ausculté des pèlerinages pour savoir quelle représentation géographique les anciens indiens avaient de leur contrée, nous avons réuni les passages sur l'origine du cosmos, sa fin, les cycles temporels entre deux résorptions de l'univers, nous nous sommes heurtés à de grandes leçons philosophiques (dualistes) et à des mythes étranges, et bien sûr, avons choisi quelques combats prodigieux entre des guerriers d'avant le conflit, puisque le cœur de l'épopée réside là. Dans bien des cas, aucune traduction n'existait, les traducteurs précédents ayant privilégié la narration centrale. Ce ne sont pas des extraits mais des ensembles que nous proposons : soit un livre entier (comme le livre IV où les héros passent leur dernière année d'exil à la cour du roi Virâta), soit de longs passages autour d'un personnage ou d'un thème.

Ce que nous apportons, tout en insistant sur le fait qu'aucune traduction n'est parfaite, et qu'il faudra encore bien des études et des efforts pour obtenir l'exactitude souhaitable, que prétendre ne pas avoir commis de faux sens et d'erreurs serait une vantardise, ce sont des documents nouveaux pour la réflexion, des récits méconnus ou inconnus, des histoires jusque là ignorées du lecteur occidental. Nous ne croyons pas que l'épopée puisse se réduire au récit de querelles et de violences, à n'être qu'un conflit sanglant pour manifester des actes héroïques, nous pensons et avons voulu montrer que le *Mahâbhârata* est une encyclopédie des connaissances de l'époque, que l'on s'est servi de sa trame pour y glisser des informations et des spéculations, que cette oeuvre admirée en Inde jusqu'à nos jours, « exportée » dans toute l'Asie, n'a acquis ce statut d'oeuvre où tout un peuple et au-delà se reconnaît que pour laisser place à des considérations universelles et des solutions humainement valables.

Un dernier point mérite d'être souligné : souvent, l'histoire traduite remonte à un vieux fond indo-européen que la mythologie comparée permet de dégager, mais elle est repensée dans un décor et une situation nouvelle, qui donne lieu à des inventions tout aussi intéressantes. Ce double visage de Janus est vraiment un des points les plus attachants de cette épopée : son extrême antiquité (indo-européenne, voire dravidienne, soit au moins trois mille ans avant J-C) et ses avatars subtils et incessants au cours des siècles. Traduire doit faire goûter à ce double enjeu de retrouver une origine et de se fondre dans des métamorphoses pleines de vitalité.

On lira donc dans le tome I une introduction généraliste (adressée à un public voulant s'informer), un mythe narrant la mort annoncée de tous les serpents, trois pèlerinages, la naissance du dieu Skanda ; dans le tome II, ce sera deux combats dont un massacre nocturne, mais aussi les plaintes des femmes à la fin des dix huit jours de combat sur le champ de bataille, enfin le conte de Nala et quatre portraits de femmes épiques ; dans le tome III, on trouvera des mythes eschatologiques, des fins et des commencements, des spéculations philosophiques (un traité intégrant les notions d'âme, de soi, d'âme du monde...) , dans le tome IV, le lecteur découvrira l'entrée des cinq héros dans le royaume de Virâta où ils séjournent incognito leur treizième et dernière année d'exil (ce tome correspond à la fin du livre III et au livre IV en entier).

Nous préparons en ce moment un tome V consacré à la mort des guerriers : les deux camps ont leurs héros dont la mort a un caractère exceptionnel (l'un peut choisir l'heure de sa mort, l'autre meurt la roue de son char embourbée, un autre au milieu d'un cercle magique, un autre sous les coups d'une arme divine, etc.).

N. B. : pour de plus amples informations, nous vous conseillons ces deux sites référentiels de notre travail

<http://www.utqueant.org/mbh>

<http://www.utqueant.org>